

Atelier d'écriture
3^{ème} et lycée

1^{er} trimestre 2025



Recueil de textes

Mathilde a 40 ans. Elle est brune, comptable, elle a deux enfants : Léa, 11 ans, et Lucas, 5 ans. Mathilde est mariée depuis 12 ans. C'est son mari qui a voulu. Pour lui, il fallait être marié pour avoir un enfant, et Mathilde a accepté.

Depuis qu'elle est mariée, Mathilde n'a quasiment plus de contact avec sa famille. Ça s'est fait comme ça, petit à petit. Ils ont déménagé, parce que son mari a trouvé du travail ailleurs. Et puis elle n'avait plus le temps de téléphoner, avec les petits. Et puis son mari était trop fatigué pour inviter du monde à la maison. Elle appelle quand même sa sœur Amélie, qui vit en banlieue parisienne.

Et puis un nouveau quotidien s'est installé. Le matin, elle dépose les enfants à l'école, elle travaille, elle récupère les enfants, elle fait à manger, et elle dort. A sa routine viennent s'ajouter les remarques que lui fait son mari. Soit elle en fait trop, soit pas assez. Quelques fois des coups remplacent les remarques, quelques fois les deux en même temps.

Les coups, les insultes, c'est devenu régulier. Au début, une ou deux fois par mois, puis tous les jours. Mathilde a donc une nouvelle couleur de peau. Beige tachetée de bleue.

Ses enfants ne se doutent de rien. Les bruits le soir ne les dérangent plus, ils s'y sont habitués. Mathilde cache bien ses blessures et elle reste discrète pour le bien de ses protégés. Le mari, lui, ne se prive pas de laisser paraître son dégoût pour sa femme devant les enfants. Bien qu'il ne la touche pas, ses mots sont toujours blessants.

Après les coups, le mari de Mathilde s'excuse toujours. Soit il est fatigué, soit il a eu une dure journée. Et quand elle dit qu'elle veut le quitter, il lui dit qu'il l'aime et qu'elle doit rester, qu'elle doit penser aux petits. Jusqu'au drame.

Un soir, Mathilde réfléchit. Elle veut partir loin, retrouver sa sœur. Son sac est prêt avec les affaires des enfants à l'intérieur. Tout ce qui lui reste à faire, c'est sortir de sa chambre le plus discrètement possible, réveiller ses enfants et fuir en voiture pour revoir Amélie qu'elle n'a plus vue depuis longtemps.

Elle a à peine passé la porte, que son mari lui saute dessus. Elle se défend, le supplie d'arrêter. Les enfants sont tétanisés. Son poing frappe toutes les parties du corps de Mathilde, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Et puis, d'un coup, le corps de Mathilde lâche. Sa peau à travers les tâches de sang est pâle, bien plus que d'habitude. A travers son visage défiguré, ses yeux sont ouverts. Ils sont vitreux, comme si la vie les avait quittés. Et c'est ce qu'il s'est passé. Mathilde est morte tuée par son mari.

Punching bag

J'ouvre les yeux, aveuglé par les rayons du soleil. Je hisse mon corps qui semble peser huit tonnes hors du lit. Je jette un œil à mon réveil, il est éteint. J'ai encore oublié de changer les piles, mais bon, aujourd'hui est une nouvelle journée !

Je me lève et m'étire, mes os craquent comme si je revenais d'une séance de sport. Je me dirige vers la cuisine pour prendre mon petit déjeuner, mais en passant dans le hall d'entrée, j'aperçois l'horloge qui affiche 9 heures pile.

Je fais demi-tour et me dépêche de m'habiller, tout en chuchotant « Merde » à plusieurs reprises. J'ai un rendez-vous pour renouveler ma carte d'identité à 9h15. J'attrape mes vêtements et les enfile. Je grince des dents au son du tissu qui craque. En me précipitant vers la porte d'entrée, je renverse ma poubelle que je ne prends pas le temps de ramasser. Je quitte ma maison, claquant la porte derrière moi.

Je n'ai ni voiture, ni vélo et je n'ai pas le temps d'attendre le bus. Je cours sur le trottoir, et ignore la douleur que je ressens dans les jambes. Au moment de traverser la route, je m'arrête pour regarder à droite et à gauche, il n'y a personne, je continue à courir, avant de m'arrêter. Il n'y a personne, mais vraiment personne, je n'ai pas vu une seule personne dehors, pas un passant, pas une voiture, pas un chat.

Je regarde autour de moi, contemplant les rues vides, vides de son, vides de vie, absolument vides.

J'observe la maison voisine, les lumières sont éteintes, les volets sont ouverts, mais il n'y a personne. Personne dans le jardin, personne dans le salon, personne à l'étage. Vraiment personne.

Paralysé par cette solitude, je regarde autour de moi, je fais un tour, puis un deuxième, mais je ne trouve pas plus de vie. Je contemple la rue vide qui se prolonge devant moi en silence, me demandant si je n'ai pas raté une annonce de confinement. Puis soudain, je fais un bon en arrière. Un homme, de dos, de la taille d'un basketteur, et de la largeur d'un rugbyman, portant un t-shirt blanc et un jean à la neutralité exceptionnelle, est apparu.

Il est debout, immobile, lévitant quelques centimètres au-dessus du sol, les bras tendus le long du corps. Je reste figé une bonne minute, analysant cette sorcellerie qui ne peut faire sens. J'essaye de l'interpeller, pas de réponse. Je lui tape sur l'épaule (ou plutôt le dos étant donné qu'il mesure facilement deux mètres), toujours rien, je sens sa peau sous ses vêtements et remarque qu'elle est d'une dureté métallique, comme une statue d'acier. Pourtant, les détails et les couleurs de ses vêtements sont d'un réalisme époustouflant. Après huit bonnes secondes à me demander si je suis bel et bien réveillé, je fais le tour de l'individu pour observer son visage.

Une fois de l'autre côté, je lève la tête, et mon cœur s'arrête. Cet homme n'a pas de visage, à la place se trouve de la peau, formant vaguement un nez et un front, comme un mannequin de magasin. Je recule, surpris et horrifié. Je suis décidément en train de rêver, ou plutôt de faire un cauchemar ! Et pourtant, j'ai beau me pincer aussi fort que je le peux, je ne retrouve pas le confort relaxant de mes draps et mes oreillers, je suis toujours ici, seul, avec une chose bien réelle qui ne devrait pas l'être.

Je commence à paniquer, j'essaie de trouver la supercherie, ce ne peut qu'être une farce très élaborée du voisinage ! C'est vrai que je ne suis pas très populaire, mais c'est aussi probablement pour ça qu'ils ont choisi de me faire cette farce à moi ! Je me mets à crier « C'est bon, j'ai compris, vous pouvez sortir de votre cachette ! » Mes mots retentissent dans le ciel, brisant ce silence assourdissant. Mais malgré cela, personne ne se dévoile, il n'y a toujours aucun bruit, simplement l'écho de ma voix, sonnant de plus en plus ridicule.

Je suis écrasé par l'incompréhension, tellement que j'en ai oublié mon rendez-vous à la mairie. Mais après tout, n'est-il pas plus important de comprendre ce phénomène ? Y aura-t-il du monde à la mairie ? Serait-ce le signe d'une catastrophe ? Suis-je en danger ?

Ma respiration s'accélère, mes jambes se figent et mes sens se préparent à un risque potentiel, ce n'est pas normal, rien de tout ça n'est normal. Mes genoux se détendent, me laissant tomber au sol, mon dos s'appuyant sur un muret. Le bruit de l'air s'échappant et s'engouffrant dans mes poumons prend la place du silence, accompagné des percussions de mon cœur atteignant une vitesse record.

Le temps semble s'arrêter, et pourtant tout va trop vite, le silence, l'absence d'action, de réponse, me semble plus menaçant que tout.

Soudain, un bruit retentit, j'ignore ce que c'est, mais je me relève, le bruit vient de près, j'inspecte donc la « statue » qui semble être le fruit de mes tracasseries, mais elle est toujours immobile.

Je regarde aux alentours, essayant de trouver la source de ce bruit, puis je me fige. Je me retourne vers la statue et remarque qu'elle a bel et bien bougé. Elle touche maintenant le sol. De plus, cette statue a beau ne pas avoir de visage, j'en suis certain, elle me fixe.

Figé, mon regard ne la quitte pas, même mes paupières n'osent pas cligner, mon cœur s'est soit arrêté, ou bat trop vite pour que je puisse le sentir. La statue me fixe toujours, immobile, mais je remarque un détail qui me rend autant confus que terrifié. La statue, respire.

Ni une ni deux, je prends mes jambes à mon cou, mais trébuche instantanément. Pris de panique, j'essaie de me relever, mais cela m'est impossible, un lourd poids pèse sur mon dos, entre mes omoplates et me fixe au sol. En tournant ma tête pour regarder derrière moi, je découvre que le poids sur mon dos est en fait le pied de la statue.

Je sens sa main attraper fermement l'arrière de mon T-Shirt et me soulever du sol, me faisant pendre en l'air comme on attrape un déchet. Son visage sans yeux fixé sur les miens, me transperce de son regard aveugle. Il me recouvre le visage de coups d'une force inhumaine. Le premier me sonne tellement que je ne ressens plus ceux qui suivent. Le goût métallique du sang, les coups brisant mes os, la souffrance est si forte que je finis par l'oublier. Tout s'assombrit, mes dents s'envolent, et je m'écrase au sol.

Tout est flou, je ne sens plus la douleur et pourtant j'ai toujours mal. Ma vision s'obscurcit, mes oreilles sifflent, et puis, tout devient noir.

Toujours la même histoire...

Je flotte dans une rivière de sang, je flotte, et je me sens me mouvoir.

Ma fausse peau se détache, je suis de nouveau moi, pour la huit millième fois.

Mes matinées défilent, encore, mes souvenirs me reviennent, encore.

Tous si rouges, tous si semblables, un manège sanglant et macabre.

Un jeu des dieux, des maîtres et des nobles. Des gens de chair et de sang.

La vie ils m'ont donnée, un corps ils m'ont taillé. Leur possession je suis, un unique et simple jouet.

Un coucou éternel, un joujou en dentelle,

Je suis le fruit des dieux et vis le cauchemar des mortels.

Poupée qu'on casse et qu'on répare, qu'on casse et qu'on répare.

Qu'on habille et qu'on maquille, et qu'on jette sur le trottoir.

Un Noble prend sa place et mon voyage touche à sa fin,

Mais depuis longtemps je sais qu'il recommencera demain...

J'ouvre les yeux, aveuglé par les rayons du soleil. Je hisse mon corps qui semble peser huit tonnes hors du lit. Je jette un œil à mon réveil, il est éteint. J'ai encore oublié de changer les piles, mais bon, aujourd'hui est une nouvelle journée !

Amélie Lefort- Marin

CHAPITRE1

Le vent soufflait dans la prairie sur les cinq samouraïs qui avançaient à pas lents vers une armée de deux mille hommes. Du côté de la première ligne, les soldats tremblaient de terreur et les plus défaitistes priaient pour avoir une mort rapide. En effet, une aura maléfique semblait entourer ces cinq hommes et s'ils n'avaient eu aucune dignité, une bonne partie des soldats se serait déjà enfuie depuis longtemps.

Le plus impressionnant chez eux était leur masque en or représentant chacun un esprit : il y avait un tengu, un oni, un kappa, un kitsune, un komainu et un gashadokuro (squelette géant), des esprits connus et légendaires. Des légendes terrifiantes.

Cinq ans plus tard

Soudain les cornes retentirent dans la ville, les soldats se précipitèrent vers le mur touché par l'attaque.

- C'est un dragon ! cria un garde avant qu'un jet de flamme ne l'embrase entièrement.

Les soldats frémirent, ils savaient à quel point ces créatures avaient une puissance dévastatrice et pouvaient raser des villes entières avec leur souffle enflammé, mais ils étaient prêts à sacrifier leur vie pour protéger la ville, après tout ils appartenaient à l'armée du Griffon dirigée par Emiko Jundo, la meilleure élève du chef de guerre Griffon. Ses soldats ne réagirent pas assez vite et le dragon vola à tire d'aile vers le centre de la ville.

- Ils se dirigent vers le quartier Nord, dit un soldat.

A ce moment apparut une femme en armure nacrée elle dit :

- Je m'en occupe personnellement.

Onryō était un jeune homme sérieux qui habitait depuis plusieurs années la ville de Ouchi-juku. Il lisait tranquillement dans sa librairie toujours calme et tranquille, tout le contraire de sa femme qui était énergique et aventureuse. Il leva le nez de son livre d'aventure entendant les gens dehors paniquer. Intrigué, il s'approcha de la fenêtre et vit un gigantesque dragon enflammer les maison voisines. Il se dirigea vers la porte toujours aussi calme, prit une vieille masse, sortit et se planta devant le dragon, il contracta ses muscles, se prépara à attaquer mais il n'eut pas le temps de réagir que le dragon se trouva au sol avec une flèche en plein dans le cœur. Onryo toujours avec son flegme habituel se retourna vers le mystérieux tireur qui n'était autre que sa femme dans son armure nacrée.

- Bonjour ma très chère, dit Onryo dans un grand sourire

- Bonjour mon cher et tendre, désolée pour le retard

- Ce n'est rien, on pourrait peut-être manger un bout se soir ?

Embarrassée, Emiko répondit :

- Désolée, mais j'ai reçu une convocation de mon shogun, je vais donc être absente pendant un moment.

Un instant Onryo perdit son sourire.

- Quand pars-tu ?

- C'est pour demain.

Puis elle retourna à son camp, La nouvelle les atteignit autant l'un l'autre car ils s'aimaient d'un amour pur et sincère.

Il retourna à sa boutique, attristé par la nouvelle.

Onryo eut un mauvais pressentiment et remarqua que quelqu'un était caché dans l'ombre.

- Qui êtes-vous ? dit Onryo

- Tu ne reconnais pas un vieil ami, dit l'homme qui s'approcha juste assez près pour qu'il le voit.

C'était un jeune homme d'à peu près l'âge de Onryo. Il avait des vêtements sales et usés par un trop long séjour dans la forêt mais derrière ses loques se dessinait des muscles saillants, les seules choses qui semblaient propres étaient une imposante gourde qui devait peser son poids et un masque d'or représentant le visage d'un kappa.

- C'est toi kawataro ! dit Onryo dont les souvenirs revenaient, des souvenirs qu'il aurait voulu ne jamais se rappeler. Ses souvenirs de la guerre, le champ de bataille là où tous les deux ils s'étaient battus. Il interrogea kawataro

- Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

- C'est bien ce que je pensais, tu n'es au courant de rien, en même temps c'est normal dans un village aussi perdu, ironisa-t-il.

- Au courant de quoi dit Onryo, agacé.

-On a changé d'Empereur ! dit kawataro d'un ton grave.

-Que ... comment est-ce possible ? Il était encore en bonne santé la dernière fois que je l'ai vu !

- Je te rappelle que ça fait bientôt cinq ans qu'on ne l'a pas vu, depuis qu'on a quitté l'armée et la raison est qu'il s'est fait détrôner.

- Mais qui aurait pu faire une chose pareille ?

- Je ne sais pas mais en tout cas c'est une personne importante car il a dans sa poche les trois shoguns.

- Mais pourquoi ça te préoccupe ? Tu as toujours détesté les conflits c'est pour ça que tu as demandé à l'Empereur une forêt pour y vivre reclus.

- J'aurais aimé rester dans ma forêt en continuant à ignorer le monde extérieur, si le nouvel empereur n'avait pas décidé que les cinq samouraïs du maguro-Ishi, même s'ils ne sont plus en activité représentent pour lui une menace ou une puissance qu'il ne peut contrôler.

- Alors que viens-tu faire ici ?

- Je suis venu ici car j'ai besoin de ton aide car nous devons reformer les cinq samouraïs du maguro-Ishi une dernière fois. Quand pense-tu Onryo ou devrais-je dire le Oni Impassible?

- J'aurais aimé ne plus devoir porter ce nom, mais oui j'en suis !

- Je pensais aller retrouver Kurama le tengu ombrageux, il est devenu riche et s'est installé dans une bourgade Narai-juku à ce qu'il paraît. Malheureusement si je le sais, les soldats du nouvel empereur doivent le savoir aussi ce qui fait qu'on va sans doute devoir se battre.

Onryo prit ses affaires et avec Kawataro, ils partirent en direction de la bourgade de Narai-juku.

CHAPITRE 2

Ils marchèrent longtemps, esquivèrent les soldats et arrivèrent à destination. Narai-juku, malgré son allure de grande ville avait gardé le charme d'une petite bourgade de campagne.

- Bon maintenant il faut trouver la demeure daitengu dit Kawataro

- Je crois que ça ne va pas être très difficile dit Onryo qui pointa du doigt une demeure aux murs rouge écarlate et au toit d'argent

- On ne pourra pas dire qu'il ne profite pas de sa richesse

Ils toquèrent à la porte, un domestique leur ouvrit.

- Annoncez nous avec le nom de Maguro-Ishi.

Le domestique nous regarda avec des yeux ronds, nous scruta puis nous dit :

- Entrez, le maître va vous recevoir mais je vous préviens il est très occupé depuis la maladie soudaine de la maîtresse de maison et de son héritier.

- Il a un fils ! s'exclama Kawataro

Édouard Pageaud Henry

Le village où je suis né

C'est dans un petit village au Nord de la Russie que cette histoire débute. Celui où je suis née, un village où tout le monde se connaît et s'apprécie. Je m'appelle Helga Ivanov, et je vais vous raconter comment ma vie a basculé du jour au lendemain.

Lors des élections présidentielles le 19 mars 2000, sept candidats se présentent: Grigori Lavlinski, Yury Skuratov, Stanislav Govorukhin, Guennadi Ziouganov, Ella Pamfilova, Vladimir Jirinovski et Vladimir Poutine. Je regarde la télé avec mes parents et nous écoutons leurs discours mais du haut de mes 11 ans, la politique ne m'intéresse pas tant que ça, je ne m'imagine pas que parmi ces candidats se trouve un monstre sans cœur, mais il y a pourtant une chose que j'ai remarqué ce jour-là, c'est le visage confiant de mes parents qui trois jours auparavant s'étaient rendus à une réunion urgente, mes parents sont militants pour la gauche et avocats en affaire politique. Cette année-là, le candidat de gauche pour qui militaient mes parents était Grigori Lavlinski, et selon mes parents, il propose un programme assez intéressant. J'ai toujours admiré leur détermination dans cette passion pour la politique. Malheureusement le 26 mars 2000, jour des élections, ce n'est pas Grigori Lavlinski qui a été élu mais Vladimir Poutine, un homme politique de la droite radicale, un homme grand et effrayant avec un visage qui n'a rien de rassurant, quand mes parents réalisent cette nouvelle, leur visage se décompose, la seule chose que je comprends à ce moment-là est que mes parents n'auraient pas voulu qu'il soit élu.

Pendant tout le mois qui suit, je ne vois pas mes parents, ils sont toujours absents et quand ils rentrent je suis déjà couchée, les seuls moments où je les vois et quand je leur demande la cause de leurs absences ils changent de sujet et ne répondent pas à ma question comme si je ne l'avais jamais posée. Le dernier jour du mois, dans la soirée, alors que je n'ai pas vu mes parents depuis une semaine et qu'ils ne sont toujours pas rentrés, des gens toquent, mais alors que je me dirige vers la porte, j'aperçois à travers le vitrage, trois hommes de la police russe cagoulés, je décide donc de ne pas leur ouvrir même s'ils ont eu le temps de voir la lampe de ma chambre allumée, ils commencent alors à enfoncer la porte à l'aide d'un pied de biche. Je suis si effrayée que mon corps tout entier se met à trembler, je suis comme paralysée. Au moment où je reprends mes esprits, mon premier réflexe est de courir chercher le téléphone fixe dans ma chambre, je tape le numéro de ma mère quand la porte cède, je me mets alors à pleurer en silence et à supplier intérieurement que ma mère réponde à mon appel, malheureusement je tombe sur son répondeur, j'appelle donc le 112 en attendant qu'ils répondent, je me cache dans le grenier, dans lequel on ne peut accéder qu'à l'aide d'une échelle et la trappe se trouve au plafond, il est donc difficile de m'atteindre sachant que l'échelle est avec moi, je me mets dans un coin au fond recouverte d'une vieille couverture et dissimulée derrière un gros tas de

cartons juste devant mon corps tremblant. Puis le 112 répond, je leur raconte tout, ils me disent alors que les secours sont déjà en route, je suis si soulagée que les larmes coulant sur mes joues ne sont plus des larmes de peur mais des larmes de joie. J'entends ensuite le son des sirènes de secours en bas de chez moi, puis tout devient noir et je m'écroule.

Je me réveille dans un lit d'hôpital reliée à une machine, puis je vois mes parents assoupis dans un fauteuil, en face de moi. Je veux les rejoindre mais je suis incapable de bouger. Paniquée, je crie, mes parents se réveillent alors et des médecins accourent. Je leur demande ce qu'il m'arrive et les médecins m'expliquent que suite à mon traumatisme d'hier, je suis devenue paralysée. Je reste bouche bée, je ne les crois pas, ils mentent, c'est sûr ! Alors j'essaye encore et encore de me lever mais aucun de mes membres ne bouge, mes parents s'avancent et s'excusent de ne pas avoir été assez présents hier, tout cela ne serait pas arrivé. On se serre dans les bras et on se met à pleurer de fatigue et de regrets.

Trois jours après mon retour de l'hôpital, je suis maintenant dans un fauteuil roulant mais je ne perds pas espoir car le médecin a dit que je ne serais probablement pas paralysée à vie.

Mes parents finissent par me raconter la raison de leurs nombreuses absences, ils s'avèrent que le président élu a mis des choses en place qui ne plaisent pas à tout le monde, alors mes parents ont organisé des manifestations, des distributions de tracts, ce qui les a mis dans le viseur de la Tchéka (police secrète russe), ils doivent donc tous deux se cacher loin de moi pour ne pas me mettre en danger. Malheureusement quand ils rentraient à la maison, c'était pour prendre de mes nouvelles et c'est à cause de ces visites que la Tchéka a fini par découvrir notre lieu d'habitation, et ce soir-là, ils avaient pour but d'éliminer mes parents car ils sont devenus des ennemis politiques. Comme mes parents et moi risquons la mort nous avons décidé de fuir en France et mes parents continuerons de lutter depuis là-bas, apparemment nous serons même logés dans une famille d'accueil pour réfugiés politiques. On m'a dit qu'il y avait une fille de mon âge et mes parents m'ont appris quelques mots de français. Avec un peu de chance, je vais pouvoir devenir son amie, j'ai trop hâte ! Mes parents m'ont dit qu'une fois en France on ira voir un chirurgien pour ma paralysie, il pourra sûrement me soigner.

Ça y est je suis en France, notre famille d'accueil est très gentille, je m'entends bien avec leurs enfants, ce sont un frère et une sœur : Louis et Romy. Louis a neuf ans et Romy a mon âge, nous fréquentons donc le même collège, Romy m'a présenté à ses amies et je les trouve très gentilles. En arrivant en France la famille d'accueil m'a annoncé que j'avais un rendez-vous chez le chirurgien dans une semaine, nous avons reçu une aide de l'état français.

Nous sommes le jour de l'opération je suis dans la salle d'attente il y a les quatre saisons de Vivaldi en fond sonore et une odeur légère d'hôpital dans la pièce, je suis sur un fauteuil en face de mes parents et à côté de moi se trouve un monsieur qui doit avoir environ la trentaine et qui lit le magazine que je voulais prendre. Pas grave,

de toute façon je ne comprends pas le français. Le docteur m'appelle, je rentre dans une salle blanche et bleue dans laquelle se trouvent beaucoup de lumières rondes éclairant quelque chose ressemblant à un lit. Mes parents n'ont pas pu m'accompagner, je suis donc seule avec un porte-bonheur dans la main que m'a donné mon père dix minutes avant notre arrivée à l'hôpital. Maintenant que nous y sommes, je m'inquiète un peu mais je ne laisse pas place à la peur pour autant, le chirurgien s'avance près de moi entouré par d'autres personnes et il me demande en anglais si je préfère être endormie ou bien si je préfère une anesthésie locale. Je lui réponds alors en anglais que je préfère être endormie, il me sourit puis me tend un objet en plastique relié à une machine qui, à ce que j'ai compris, va m'envoyer du gaz et m'endormir.

Je me réveille dans un lit d'hôpital qui ne s'avère pas très confortable, j'ai une grosse douleur au niveau de ma jambe, je m'assois et essaye de me lever la douleur est encore plus intense dans ma jambe mais cette douleur me rend heureuse car si je ressens la douleur cela veut dire que je suis guéri. Mes parents arrivent dans la chambre et me disent que l'opération a été une énorme réussite et qu'après 1 an de rééducation je pourrais remarcher normalement, je suis si heureuse que je fonds en larmes, mes parents s'avancent vers moi et me disent que maintenant tout va bien, que je n'ai plus aucun souci qu'on est loin de notre pays et en sécurité dans une très gentille famille et que s'ils se donnent à fond dans leur métier d'avocats on pourra s'acheter une belle maison à la campagne proche de Paris, mes parents m'annoncent également qu'ils ont trouvé un moyen de militer sans me mettre en danger, pour résumer tout va bien maintenant et nous allons pouvoir avoir une vie normale comme tout le monde.

Jeanne

*Les psys appellent ça dépression,
Certains de l'exagération,
Moi j'appelle ça une prison.*

*Une cage dont moi seule possède la clé,
Et le pouvoir de m'échapper.*

*Elle me tend le verre,
Et je bois ce poison,
Sans une once d'hésitation
Ignorant son goût amer.*

*Je me laisse happer par ces ombres
Elles guident mes pas dans ce tunnel sombre
Je ne fais rien pour reculer
Je n'ai pas envie de m'échapper.*

*Mes joues sont rougies par la pluie
Et mon corps est comme pourri.*

*Ma peau, habituellement couleur miel,
Porte des marques rouges, comme faites à l'aquarelle.*

*Ma poitrine se serre,
J'ai besoin d'air.*

*Pourtant ma vie, je la passe dans mon lit
Je la regarde défiler devant mes yeux
Et quand vient la nuit,
Je repense à ces jours heureux.
« Pourquoi ne souris-tu pas ? »
« On s'inquiète pour toi. »
« Pourquoi tu ne nous parles pas ? »
« Qu'est-ce qui va pas chez toi ? »*

*Tout le monde remarque mon sale caractère
Je suis souvent en colère.*

*On pointe du doigts mes erreurs,
Et mon aigreur.*

*On me reproche ma paresse,
Seulement due à ma tristesse.
Ou est-ce de la faiblesse ?*

*Mais pourquoi suis-je en colère ?
N'ai-je pas le droit à l'erreur ?
Pourquoi tant de pression ?*

*Je me noie dans mes larmes,
Alors je les endigue avec une lame.*

*Et quand mes émotions deviennent trop fortes,
Je ferme toutes les portes
Le monde m'insupporte.*

*Mes amis m'ennuient
Ma famille ?
Je la fuis.*

*Ce que j'aimais ?
Je n'en ai plus rien à faire
Ceux que j'aimais ?
Ils me tapent sur les nerfs.*

*Je veux m'en aller loin d'ici,
Abandonner tous mes soucis
Je veux prendre la mer
Sans un regard en arrière.
Je veux m'en aller
M'isoler
Me cacher
Me libérer.*

*Mais ces chaînes que je traîne,
Me retiennent
Mes muscles sont engourdis
Alors je reste ici.*

*J'ai oublié ce qu'on ressent quand on vit
Car depuis trop longtemps, je survis
Je vais si mal
Mais je garde ce sourire jovial.*

*Cette joie sur mon visage ?
Une façade.
Mon rire si bruyant ?
Il vous ment.
Les griffures sur mes bras ?
C'était moi.
Les cernes sous mes yeux ?
Jusqu'à tard, j'ai pensé à rejoindre mes aïeux.*

*Je me sens seule
Si seule
Seule avec moi-même
Seule avec mes problèmes.*

*Mon cœur se remplit de nostalgie
Quand je vois un enfant qui sourit.
Elle me manque
Cette innocence,
Cette joie constante.
Quand on est petit,
On a peu de soucis.*

*Quand j'avais 7 ans,
Je voulais en avoir 17
Maintenant, j'ai 17 ans
Et je le regrette.*

*Je déteste l'adolescence
Cette angoisse constante
Tous ces changements
Toute cette douleur.*

*Ma vie ? J'aimerais la réécrire
Comme je corrigerai mon livre
Chaque mot, chaque ligne
Refaire tous les chapitres.*

*Mais c'est impossible,
Ils sont écrits à l'encre indélébile.
Une encre qui a taché mon cœur,
Et marqué mon corps.*

*Mais malgré tout ça, je vais mieux.
Un peu mieux.
Un tout petit peu.
Et ça, car je le veux.*

*Que le soleil me paresse à nouveau lumineux,
Ne plus mentir à mes amis,
Ne plus inquiéter ma famille,
Reprendre le contrôle de ma vie.
Être heureuse, tout simplement.*

Enaël

Ses yeux peinent à s'ouvrir correctement, la lumière du matin aurait pu être plus agréable si un mal de tête aigu ne lui tambourinait pas le crâne. Une fois sa vision récupérée, elle examine sa chambre qui ressemble davantage à un dépotoir qu'à un atelier d'art. Se lever du lit est encore plus difficile que d'habitude, elle n'aurait vraiment pas dû boire autant. La soirée d'hier est encore trouble dans ses souvenirs, les seuls éléments qui lui reviennent sont le bar, l'alcool à foison mais aussi la danse qu'elle a partagée avec cet homme. Un air frais lui effleure tout le corps et lui rappelle qu'elle est actuellement nue dans son lit défait.

Sa réflexion est interrompue par trois coups secs contre sa porte, ce qui la surprend. Elle espère que la personne qui a toqué s'est trompée, mais à peine quelques secondes après, trois nouveaux coups retentissent. Ses mains passent sur son visage comme si sa gueule de bois allait disparaître plus rapidement. Encore trois coups contre sa porte et son mal de tête s'intensifie. Elle se lève, s'habille avec ce qui lui tombe sous la main. Atteindre la porte est plus compliqué que prévu, elle titube, se tient à des meubles et voit trouble par moments. Toutefois, elle réussit à ouvrir la porte mais ce qui se présente devant elle lui donne envie de la refermer. Un homme, debout devant elle, vêtu d'un uniforme qu'elle redoute et qu'elle aurait préféré ne jamais voir d'aussi près. Son esprit connaît ce visage mais sa mémoire est floue. Elle est sûre, elle a déjà vu cet officier de la Militsya.

- C'est con de laisser un explosif à la vue de tous dans son appartement, Kalina.

Son esprit s'éclaircit juste assez pour comprendre. Ce type, elle est censée le détester : qui ressentirait autre chose devant son uniforme ? Mais il lui a fait prendre son pied comme personne ne l'avait fait auparavant. Bien qu'elle ait fait le lien, elle est encore plantée dans l'embrasement de sa porte, ses pupilles dilatées fixent le néant. Elle se sent poussée sur le côté : il est rentré dans son misérable appartement comme si c'était le sien. Elle ne peut s'empêcher de regarder à droite, à gauche, dans les longs couloirs insalubres de son étage pour s'assurer que personne ne l'a vu entrer. Elle ferme la porte de son appartement, les mains moites, avant de le regarder. Il s'est assis sur son canapé croupi et fume une clope. Un gloussement lui échappe devant cette scène mais elle décide de le rejoindre.

- J'ai un petit marché à te proposer.

Ces quelques mots la troublent. Pourquoi un officier de la Militsya semble si clément ? Il devrait lui coller une balle entre les deux yeux pour trahison envers l'État.

- Donne moi des informations sur les actions des dissidents, et je te laisse tranquille.

- Je ne suis pas si bien informée, ment-elle.

- Donc tu bricoles des explosifs pour les regarder traîner sur ton bureau ?

Elle reste sans voix : il n'est pas aussi con qu'il en a l'air. Pourtant, elle savait que tôt ou tard, elle se ferait démasquée. Les agissements des dissidents ne sont

pas si discrets et la plupart se font tuer sur le champ. Kalina était discrète elle; on ne l'envoyait que faire du repérage sur les lieux d'assaut, fournir un peu de matériel ou aider à l'organisation. Elle ne sort presque jamais sinon. Elle aurait préféré qu'on découvre ses actes sur le moment, pas comme ça.

- Je prends ça pour un oui.
- Le non est envisageable ?
- Tu veux essayer, peut-être ?

Le canapé est devenu si inconfortable qu'elle se lève. Il doit partir de chez elle le plus vite possible, c'est bien trop étouffant désormais. S'allier avec l'ennemi pour survivre n'est pas impensable, mais elle préfère éviter. Il n'y a plus qu'un choix : vivre en mentant à tous ou mourir à cause de la vérité. Sa dissidence est le prolongement de la volonté de son père qui déteste ce gouvernement qui lui a pris sa femme. Pourtant, elle ne pense plus à son père ou à sa volonté mais à elle seule, à sa vie.

- J'accepte.

C'est une réponse suffisante pour l'officier ; il a eu exactement ce qu'il voulait. Il n'y a plus rien qui justifie sa présence dans ce misérable appartement. Elle l'observe se rediriger vers cette porte qu'elle n'aurait jamais dû ouvrir. Peu de distance le sépare de la porte mais il est si confiant dans sa démarche qu'elle a l'impression pendant un instant que ce marché était un leurre pour qu'elle espère rester en vie. Il pourrait bien se retourner et lui tirer une balle.

- C'est quoi ton prénom déjà ?

- Le gémir toute la nuit t'as pas suffi à le retenir ?

Elle le regarde bouche bée, il a trop répondu, c'est agaçant.

- Abarakov Arujenic.

Un prénom de connard, effectivement, ça lui va bien. Elle s'empresse de lui ouvrir la porte pour qu'il déguerpisse de chez elle. La porte peut enfin se claquer pour que la pression redescende si brutalement qu'elle s'assoit sur le sol. Une clope, il lui en faut impérativement une. Elle s'empresse de récupérer son paquet qui trône sur ses croquis de dirigeants, le trifouillant pour récupérer une précieuse cigarette. Sa fenêtre est insupportable à ouvrir et n'isole pas si bien son appartement. Son corps se détend enfin, elle passe ses mains sur son visage comme pour vérifier si tout cela était réel. Le pire est peut-être de le voir en bas de la rue se retourner pour la regarder avec ce sourire : celui qu'elle veut lui faire avaler. Il la regarde comme s'il venait d'acquérir la marionnette la plus précieuse du marché.

Une dissidente devenue collabo : pitoyable.

L'amour est comme un poisson

Mais pas dans l'eau

Juste là, lui et ses gros yeux globuleux

Nous regardant comme si on regardait les cieux

Car nous

Vous

Moi et pas lui sauf si d'autres sont avec lui qui est ici assis dans les orties qui s'allient contre lui

Lui ?

Mais oui, celui-ci qui est assis sur ces sales orties qui s'agitent juste ici

Ou juste là

Comprenez-vous ?

C'est un poème sans sens et sans importance, pourtant plus important.

Que ceux qui s'élancent, avec leur lance ceux qui s'élancent puis ils la lancent pour gagner la course de l'arrogance contre ceux qui, sans sens sont ceux qui dansent sans importance pour la course de l'arrogance.

En réalité, ce sont eux qui gagnent, ceux qui dansent sans importance pour l'arrogance

Ils sont arrogants envers l'arrogance

Que c'est arrogant l'arrogance !

anonyme

« Pile tu perds, face je gagne »

Si dans un cas ou dans l'autre je perds

Et que dans ce même cas ou dans l'autre il gagne

Qui gagne qui perd ?

Car personne ne gagne si l'un n'a pas la possibilité de perdre

Et que l'autre n'a pas la possibilité de gagner

Peut-être que dans ces cas là celui qui perd gagnerait en réalité

Car il ne laisserait pas la possibilité de perdre à celui qui gagne

Tu la vois et elle t'énerve

Cette mouche qui louche sur la louche de ta soupe

Alors tu louches sur la mouche qui louche sur la louche dans ta soupe

Bref elle t'énerve cette mouche

anonyme

Nous sommes en l'an X145 du quatorzième calendrier lunaire au sein de l'université Tristan da Cunha à Ongyearbyen dans le nord-est du Royaume de Midas. Alma, une jeune étudiante de 17 ans de l'université écoute attentivement monsieur Cottin son professeur d'enseignement militaire. Il est aussi son professeur préféré.

Au même moment, au Lycée impérial de Bironélon, Stock de Car-glass, le chef de la garde rapprochée de l'empereur Golgan de Car-glass, son père assiste aux dernières répétitions avant la visite du Lycée Impérial par l'empereur en personne, dans quelques jours. Stock est une personne très méticuleuse qui adore le protocole et qui déteste le moindre petit grain de sable qui peut compromettre le bon déroulement bien huilé des visites de son père.

Stock aperçoit le directeur du lycée impérial de Bironélon et l'interpelle :

- Monsieur le directeur, j'espère pour vous que la visite se passera bien.
- J'ai ouï dire que l'empereur était très tourmenté, répond-il
- Comment ça ? l'interroge Stock.
- De nombreuses rumeurs circulent à son sujet.
- Lesquelles ?
- Depuis la mort de l'impératrice, votre mère, il aurait sombré dans la paranoïa et la peur. L'affaire du ministre des armées en est le parfait exemple d'après les potiniers.
- C'est faux, ceci est un mensonge monté de toutes pièces par ces satanés républicains.

Au fond de lui, Stock savait très bien que le ministre des armées n'avait pas été évincé parce qu'il était incompétent et menait notre armée sur le chemin de la faillite et de la honte mais parce que l'empereur avait des doutes sur les liens qu'il avait avec le Royaume de Midas. Le directeur lui tourne le dos et part vaquer à ses occupations.

Les répétitions se passent sans encombre et Stock esquisse même un léger sourire à la fin. Quelques jours plus tard, l'empereur Golgan arrive dans son iconique limousine présidentielle accompagnée de Stock et de son ministre de l'éducation. Il déambule sur le tapis rouge qui longe les jardins et les fontaines. Mais soudainement, un jeune singe saute sur la tête de l'empereur ce qui sème la zizanie. Un des soldats positionnés pour assurer la sécurité ouvre le feu et tue le singe mais blesse la joue droite de l'empereur. Quelques minutes plus tard, le soldat est emmené de force par son supérieur à l'arrière du lycée. Il est ensuite retrouvé mort à la fin de la visite. Le gouvernement explique qu'il s'est suicidé mais les personnes présentes ont des doutes. Lorsque la nuit tombe, le directeur et son adjoint discute de l'incident de l'après-midi.

- Jaxson, après l'affaire du ministre des armées et l'incident, j'ai de plus en plus de doute sur la santé mentale de notre empereur et sur la bonne volonté de notre gouvernement.

- Monsieur le directeur, nous ne pouvons pas parler ainsi de nos supérieurs. Si on nous entend, nous pourrions être relevés de nos fonctions. Tous les murs ont des oreilles de nos jours.

- Vous avez raison, reposez-vous bien et à demain.

- A demain

Une fois son adjoint parti, Mojito, Virjin pour les intimes se remet à penser au pauvre soldat qui était mort pour avoir trop bien fait son travail. *Le ministre des armées, un soldat, c'est qui le prochain, Stock. L'empereur est de plus en plus isolé. S'il continue comme ça il va finir par se faire renverser.*

De son côté, Alma perfectionne le maniement de son blaster en vue de l'examen d'accession au rang d'explorateur cosmique. *Je dois continuer de m'entraîner, monsieur Cottin peut décider de me faire passer le test demain.*

Le texte est composé de trois parties, un examen écrit sur les différentes règles à respecter en tant qu'explorateur, la dissection d'un animal ou d'un végétal et un exercice de maniement d'arme. Étant à l'aise au maniement de l'arme, Alma devrait plus s'entraîner à l'écrit mais comme elle est têtue comme une mule, elle préfère refaire les exercices qu'elle réussit et qu'elle aime.

Quelques jours plus tard, monsieur Cottin vient chercher Alma au beau milieu de son repas, des crevettes trempées dans du nutella.

- Alma, désolée d'interrompre ton horrible repas mais tu dois venir avec moi, le grand jour est arrivé.

- Quoi, vraiment ? le questionne Alma

- Oui et dépêche-toi de récupérer ton blaster et ton armure puis file te changer vous partez dans quinze minutes.

Alma, surexcitée rejoint monsieur Cottin et un petit groupe sur le tarmac de l'université, dix minutes plus tard.

- Je serais votre référent pour les trois prochains jours. Avant de commencer je voudrais que vous présentiez tous, votre nom et votre spécialité puis vos goûts.

Anabelle tu commences ?

- Bonjour, je m'appelle Anabelle, je suis apprentie aventurière scientifique spatiale, j'aime les insectes trempés dans du chocolat, j'adore découvrir les nouveaux vaisseaux modernes mais mon humour peut être un peu décalé.

- Fx ?

- Bonjour à tous, je m'appelle Fx ou François Xavier je suis mécanicien j'affectionne énormément les chaises.

- Je tiens juste à vous informer que Fx a été élu meilleur mécanicien de sa génération et je pense que son humour est aussi décalé que le tien Anabelle. Et pour finir, Alma.

- Salut, je m'appelle Alma, je serais l'armurière et la combattante de l'examen, et j'adore tout ce qui brille donc faites attention à vos bijoux.

Monsieur Cottin reprend :

- Votre examen repose principalement sur ce que vous allez faire lors des prochains jours. Vous allez vous rendre à la frontière nord-est de notre royaume. Là où on trouve la faune et la flore la plus dense du royaume. Vous partirez à bord du nouveau falcon 7. Ce vaisseau est soit un bijou de technologie pour les personnes sachant le manier soit une déchetterie ambulante pour les autres. Vous devez en prendre soin et réussir toutes les missions qui vous sont confié. Vous partez demain à la première heure. Profitez de votre soirée pour préparer vos affaires et récupérer vos armes.

Le petit groupe se sépare. Alma retourne à la cantine pour finir son repas et se rend ensuite à l'entrepôt.

- Salut Khabib, comment ça va ?

- Coussi-coussa, avec les tensions à la frontière, le nombre d'aventuriers assez courageux pour y aller baisse de plus en plus donc je m'ennuie toute la journée.

- Quelles tensions ?

- Depuis que l'empereur Golgan tue pour un oui ou pour un non, le nombre de personnes qui fuit Car-Glass augmente sans cesse. J'ai l'impression que cet impressionnant stock d'armes ne servira plus jamais.

- Bah justement ! J'ai besoin de toi. Je pars demain pour mon examen d'accession au métier d'explorateur scientifique. Est-ce que tu pourrais me constituer un paquetage léger mais puissant j'en ai absolument besoin.

- Oh enfin du travail. Je te le prépare et le mets devant ta porte ce soir.

Alma remercie Khabib et part se coucher.

Le lendemain matin, 6 heures, il fait nuit et froid mais Alma a ses affaires. Le petit groupe se retrouve à quelques pas du tarmac. Anabelle est venue avec dix sortes d'armes différentes mais une seule tenue de rechange. Fx, lui, a tout emporté. Il est équipé pour pouvoir survivre une quarantaine de jours dans une grotte et créer en même temps une armée de robots armés jusqu'aux dents. Alma est, quant à elle, la plus raisonnable du groupe. Elle a pris des tenues pour dix jours, un couteau, un blaster et un fusil lourd. Soudain, un vaisseau de la taille de deux terrains de football apparaît et se pose en plein milieu du tarmac. Il ressemble à une grosse brique sur laquelle on aurait installé des propulseurs et des petites ailes pour la faire voler. Monsieur Cottin incite les trois candidats à monter pour visiter l'appareil qui leur servira d'hôtel.

Ils commencent par visiter la pièce de séjour. Il y a un immense canapé rose fluo en plein milieu, une télé orange, des lampes en formes de plantes, une table basse ressemblant vaguement à un éléphant et trois petites armoires. Ensuite, ils explorent le garage, la salle des machines les chambres et enfin, le plus important la cuisine. Elle est moderne, suréquipée et chaleureuse. Monsieur Cottin finit la journée avec eux pour bien tout leur montrer et repart à la tombée de la nuit. Les laissant seuls.

- Bon, on fait quoi maintenant, demande Alma.

- Je propose qu'on s'installe tous tranquillement dans nos chambres jusqu'à ce que l'ordre de missions arrive, lui répond Fx.

Quelques minutes plus tard, un message arrive et s'affiche en gros sur la télé du salon :

Chers apprentis explorateurs, bienvenue à votre épreuve de sélection. Pendant les six prochains jours, vous allez devoir survivre seuls à l'aide de vos connaissances et remplir des missions dont vous prendrez connaissance prochainement. Vos missions sont dangereuses. Tâchez de rester en vie. A la fin il n'en restera qu'un. Pour commencer rendez-vous à la lisière de la Forêt Hoia-Baciu.

Une fois le message terminé, le petit groupe commence à s'activer. Fx allume les moteurs, Alma décroche les chaînes qui retiennent le vaisseau au tarmac tandis qu'Anabelle comme à son habitude depuis le début de la journée, ne fait rien.

Au bout de dix minutes, le vaisseau s'élève et se dirige vers le sud. Au début, la vitesse n'est pas impressionnante mais au bout de quelques minutes, ils dépassent mach 1 et la vitesse continue d'augmenter. Dans la cabine, le stress commence à monter.

- Jusqu'à quelle vitesse peut aller ce vaisseau, demande Anabelle qui s'est enfin réveillée.

- Normalement les falcons 7 sont limités à 2000 kilomètres heures avec des passagers mais lors des essais, un modèle un peu modifié a atteint mach 10, lui répond Fx.

- Cool mais à mach 10 on ne peut pas survivre si ? s'interroge Alma.

- Tout à fait, répond fièrement Fx

- Donc il faut trouver le limiteur de vitesse très rapidement sinon on finit en particule, conclut Anabelle.

Le petit groupe se répartit donc les différentes pièces du vaisseau à fouiller. Alma s'occupe des pièces communes. Anabelle cherche le bouton d'activation sur le tableau de bord et Fx se trouve dans la salle des machines. Après quelques minutes de recherches, Fx vient chercher Anabelle et Alma. Il pense avoir trouver l'armoire électrique qui contient les câbles du limiteur. Le petit groupe se dirige dans les coursives, le plus vite possible et arrive devant une armoire d'acier renforcé de près de deux mètres de haut. Alma très défaitiste dit :

- On ne va jamais arriver à l'ouvrir, elle est trop grande et trop solide.

Anabelle qui semblait fouiller dans sa mémoire s'exclame :

- Et si on testait nos nouvelles armes sur cette armoire ?

Fx admiratif fait savoir à Alma à voix basse qu'il fallait en profiter pour lui poser des questions pendant qu'elle n'était pas dans la lune.

Anabelle qui entend Fx se retourne et esquisse un petit sourire. Alma court à l'armurerie et rapporte le plus gros fusil qu'elle trouve. Elle le positionne et tire. La porte en acier renforcé émet un bruit bizarre et s'effondre. Fx prend le câble « limiteur » et le branche. Le vaisseau commence à ralentir et se stabilise aux alentours de mach 1,5.

Le reste du voyage se passe sans encombre et les trois apprentis apprennent à se connaître, leurs phobies, leurs passions... Le lendemain matin, ils arrivent à la lisière de la Forêt Hoia-Baciu et un nouveau message leur parvient :

- *Chers apprentis explorateurs, bienvenue à la première mission de votre épreuve de sélection. Vous allez devoir trouver une *Cryptanthus zonatus* et la disséquer. Attention cette dernière est souvent accompagnée de plante carnivore et c'est une plante sacrée pour le peuple de guerriers Abénaquis. Si vous devez engager le combat contre eux, activez votre balise de détresse et cachez-vous quelque part. Ils sont cannibales. S'ils vous trouvent vous êtes des hommes morts.*

A la fin du message, une photo et un plan apparaissent avec les différents lieux où des *Cryptanthus zonatus* ont été localisés. Anabelle, subjuguée, reste une dizaine de minutes devant l'écran jusqu'à ce que Fx l'éteigne et lui demande de trouver des infos plus spécifiques sur la plante étoile de terre et sur les Abénaquis. Anabelle enfile alors sa veste scientifique qui est beaucoup trop grande pour elle et s'enferme dans sa chambre. Trois heures plus tard, elle en ressort et convoque toute l'équipe dans le salon :

- Tout d'abord, les infos que j'ai sur la *Cryptanthus zonatus* ou plante étoile de terre. Pour commencer, la *Cryptanthus zonatus* est une espèce de plantes de la famille des Bromeliaceae. Elle est donc carnivore. Elle se nourrit principalement d'animaux allant de la taille d'une souris à celle d'un sanglier. Mais quand sa bouche est entièrement déployée, elle est capable d'avalier un individu de taille moyenne. Cette espèce est aussi hémicryptophyte : elle peut donc se diviser. En d'autres termes, leurs parties aériennes peuvent se détacher et mourir entièrement durant la mauvaise saison ou quand elle se sent menacer. Tant que son bourgeon qui se situe à une dizaine de centimètre sous terre n'est pas abîmé, l'étoile de terre ne peut pas mourir. Quand le bourgeon meurt, les membranes se contractent et fanent au bout d'une dizaine d'heures. Nous devons donc nous dépêcher si nous la tuons. Ah j'ai failli oublier l'essentiel. Leurs membranes sont recouvertes d'un liquide visqueux et acide qui peut faire fondre ta peau en dix minutes et tes os en quinze. Je vous conseille donc de vous éloigner. Quant aux Abénaquis, il s'agit d'un peuple de guerriers cannibales qui vit dans la Forêt. Les services de renseignements ont récemment intercepté les communications entre un agent du gouvernement Carglassien et le chef des guerriers. Elles parlaient d'une éventuelle alliance et d'une livraison d'armes. L'empereur cherche sûrement à renforcer ses frontières et à se créer une milice personnelle pour assurer sa protection en cas de coup d'état. Pour l'instant nous ne savons pas si des livraisons ont déjà eu lieu ou si le plan est tombé à l'eau mais cette région est une vraie bombe à retardement. En outre, de nombreux opposants politiques à l'empereur sont déjà passés par la forêt pour fuir et se cacher dans notre royaume. Il nous faudra donc être très diplomates pour ne pas créer de guerre.

Fx de nouveau impressionné par le niveau des recherches d'Anabelle réveille Alma qui s'est endormie. Fx lui fait un rapide résumé et le trio part vaquer à ses occupations puis retourne dans leurs chambres respectives. Alma fait un tour à l'armurerie pour faire l'inventaire des armes, Anabelle l'inventaire des vivres dans la cambuse et Fx passe l'aspirateur. Le lendemain matin, le rendez-vous est à 7h dans le salon. Fx, Anabelle et Alma sont tous les trois présents et à l'heure qui plus est. Fx

propose de prendre les hoverbikes pour se déplacer plus vite dans la forêt démentielle qu'est Hoia-Baciu et éviter les reptiles qui jonchent le sol. Anabelle prend la première qu'elle a vue dans le garage et sort en trombe suivie aussitôt d'Alma et Fx. Au bout d'une heure à tourner en rond, Alma s'exclame :

- On est sûr que cette satané plante existe ? Je suis sûre que les examinateurs se fichent de nous.

- Du calme, lui rétorque Fx. Si on commence à s'énerver, on n'arrivera à rien. Essayons de trouver des indices ou des idées pour commencer. Par exemple, que mangent les *Cryptanthus zonatus*.

- Selon moi, si on trouve des muridés, qu'on réussit à reproduire leurs odeurs et à en imprégner nos mini-robots, on aura plus de chance de réussir notre mission. Alma, tu pourrais tuer un *Apodemus sylvaticus*, un *Sekeetamys calurus* et un *Arvicanthis niloticus*. Je m'occupe de l'odeur, lui répond Anabelle.

- Ok, laissez-moi trente minutes et je vous rapporte tout ça, lui dit Anabelle.

Trente minutes plus tard, c'est chose faite. Anabelle aux anges, s'enferme dans son laboratoire. Elle n'en ressort que quatre heures plus tard couverte d'une odeur pestilentielle, suivie par cinq petits robots ressemblant à des gerbilles et laissant une odeur nauséabonde sur leur passage. Dans le cockpit, Fx est en train de les programmer pour qu'ils ratissent la forêt toute la nuit. Le temps est compté. Ils doivent trouver la plante avant demain minuit, l'heure de fin de l'examen. Quand il a fini, Fx informe le reste de l'équipe que si un robot est attrapé par la plante étoile de terre, une alarme retentira dans tout le vaisseau, sa localisation s'affichera sur leurs montres et sur les écrans des hoverbikes.

À trois heures, l'alarme assourdissante retentit dans tout le vaisseau et réveille le trio qui se met aussitôt en branle-bas de combat

À SUIVRE ...

Anonyme

Cristaux rares

Je m'appelle Marcus Miller, j'ai maintenant 27 ans, et j'aimerais vous partager mon histoire "folle".

J'habitais dans un tout petit village d'environ trente habitants qui se situe aux États-Unis, avec des villageois on va dire... vraiment aigris.

J'étais heureux dans ma vie, j'étais tout le temps gentil et sympa avec mes voisins (même si eux ne l'étaient pas). J'avais une famille heureuse et aussi en bonne santé. J'accompagnais toujours mon petit frère de 10 ans à l'école. Quand je rentrais tard du lycée, ma mère me faisait tout le temps à manger, elle m'aidait quand ça n'allait pas et me soutenait. Mon père lui, était malheureusement décédé à cause d'un accident de voiture le jeudi 9 janvier, le jour de mon anniversaire.

Depuis ce jour, j'étais étrangement obsédé par les cristaux rares.

Je ne savais pas encore que cette passion allait bouleverser ma vie, et celle de tout mon village. Tout commença quand je découvris un petit éclat bleu scintillant, caché derrière la vieille grange de mon grand-père.

En le touchant, je ressentis comme une chaleur intense parcourir mon bras, suivie d'un murmure presque humain qui appelait mon prénom. Je sursautai et lâchai aussitôt le cristal.

— Marcus... pourquoi t'as crié ? demanda mon petit frère, inquiet.

— Rien, c'est... c'est juste une pierre bizarre, regarde !

Il s'approcha, les yeux grands ouverts.

— On dirait qu'elle brille toute seule... tu crois qu'elle est magique ?

Je haussai les épaules, mais au fond de moi, j'étais terrifié.

Depuis ce moment, j'avais l'impression que quelque chose ou quelqu'un m'observait dans l'ombre.

Cette nuit-là, je n'avais presque pas dormi. Chaque fois que je fermais les yeux, je revoyais la lumière bleue du cristal. Et ce murmure... Il résonnait encore dans ma tête.

Au petit matin, je voulus retourner derrière la grange pour vérifier si je n'avais pas rêvé. Mais la pierre n'était plus là. A la place, il y avait une trace étrange dans la terre, comme une brûlure ronde, encore fumante. Mon frère me rejoignit en courant

— Marcus ! Regarde là-bas !

Il pointait du doigt la forêt, juste derrière les champs. Entre les arbres, on voyait une lueur bleue qui clignotait doucement. Je ne savais pas pourquoi, mais je sentis que je devais y aller. Quelque chose, au fond de moi, m'appelait encore. Je pris mon courage à deux mains et je courus sans même réfléchir. Mon frère inquiet, m'appelait pour que je revienne, mais malheureusement pour lui, j'étais déjà loin devant. La forêt était complètement sombre à cause des arbres gigantesques qui cachaient la lumière du matin, je n'avais aucune lampe avec moi pour m'éclairer et regarder où j'allais. La seule lumière était celle du cristal bleu qui éclairait toute la forêt. Quand je parvins enfin devant le cristal, j'essayai de lui parler.

— Qui es- tu ? Que me veux- tu exactement ?

Le cristal restait immobile. Etais-je vraiment en train de parler à un cristal ? Avais-je perdu la tête ?

Je retrouvai mes esprits et j'essayai de le prendre. En approchant mes mains, la lumière bleue devenait tellement intense que mes yeux pleuraient. Je tombai en arrière avec le cristal dans ma main, je me rendis compte que j'étais dans un endroit totalement différent. Les arbres avaient disparu, il faisait nuit et j'étais dans une sorte de village détruit et sale. Je restai bouche bée, je regardai à droite et à gauche en me frottant les yeux, et remarquai que je tenais toujours le cristal dans ma main. Je me levai enfin et criai à plusieurs reprises mais en vain car le village était totalement vide et sans vies. Je m'approchai d'une boutique. A ma surprise, il y avait de quoi se nourrir, s'habiller. J'avais toujours des frissons dans le dos bien que l'endroit soit paisible et calme. Je pris tout ce qui me permettrait de survivre en rangeant la nourriture dans mon sac et je partis enfin.

— Il y a quelqu'un !? Je m'en vite rendis compte que ça ne servait à rien de crier.

Je marchais sans cesse, j'étais complètement épuisé. Je n'avais rien avec moi, pas de téléphone pour voir l'heure, aucun moyen de communiquer avec quelqu'un. J'avais l'impression que plusieurs heures, jours et semaines étaient maintenant passé. Je me suis assis dans l'herbe pour me reposer un tout petit peu et en tournant ma tête vers la gauche, je vis une ombre très grande et imposante dans une fenêtre d'une maison loin de moi. J'eus tellement peur que je me pinçai le bras pour voir si je rêvais, mais non. Tout cela était réel.

Je croyais que ce village n'était pas habité... Mais j'avais tort.

A suivre....

Selen

Il était 20 heures, une heure normale pour vous, mais pas pour moi.
Il était 20 heures ce soir-là et je me souviens de de tout,
sa voix tremblante,
sa voit glaçante,
le bruit de son absence,
le bruit des mots que l'on ne veut pas entendre.
Le genre de mots qui nous réveille la nuit,
le genre de mots qui nous tue dans l'ombre nous assassine en silence,
qui laisse planer le doute et la méfiance.
Il était 20 heures ce soir-là quand mon téléphone sonna,
20 heures 01 je décrochai
Mais que me voulait-il ?
Que me voulait la personne au bout du fil ?
Mon meilleur ami paraît-il...
Peut-être que si j'avais su, j'aurais décroché plus tôt,
Le téléphone à la main, j'aurais composé son numéro.
Trop tôt ou trop tard avec des « si » on refait le monde, avec mon stylo je délègue ce fardeau
L'espace d'un instant mon cœur s'arrêta
Le questionnement était si long que j'en ai presque oublié la composition,
« Était-ce de ma faute ?
Avais-je contribué à tout ça ?
Pourquoi ne le l'ai-je pas entendu crier ?
Pourquoi ne l'ai-je pas entendu hurler ?
Pourquoi me le dire maintenant alors que ses parents ne sont même pas au courant ? »
Il était 20 heures ce soir-là quand la faucheuse dormait dans mes bras.
Il était 20 heures ce soir-là quand résonnèrent les mots maudits
Il était 20 heures ce soir-là quand le fil rouge se brisa
L'écrire c'est le revivre une fois.
Le lire c'est le revivre mille fois.
Le pire dans tout ça c'est qu'il ne me l'a pas dit qu'une fois.
Le pire dans tout ça c'est que je ne l'ai pas écouté une fois.
Aujourd'hui encore je maudis toutes mes nuits de n'avoir rien dit
Je suis restée stoïque, le teint blanc livide, j'aurais pu le blâmer de toute ma pensée,
je suis restée quelques instants sans parler dans un silence devenant assourdissant.
Cette histoire c'est la mienne, peut-être la vôtre, mais pour le temps d'une lecture ce sera la nôtre.
Je me souviens de cette phrase qui me hante depuis deux ans.
Je me souviens de cette phrase dite d'une bouche innocente, d'une voix tremblante.
Il était 20 heures ce soir-là quand il me confia :
« Chloé, la vie est dure ces derniers temps, je ne m'endors plus que tard la nuit. J'ai
cherché des solutions mais, je n'en ai trouvé aucune, Chloé ce soir j'ai bien failli
t'abandonner.
Chloé je viens juste d'essayer de me suicider. »

Chloé Quetron

C'était un soir d'août, le cinq ou le six je ne sais plus, par contre les détails, je ne peux les oublier, de la couleur de son t-shirt au bruit du défibrillateur.

Elle, elle était là, allongée sur le sol froid, au centre de l'attention comme elle l'a toujours été, comme elle a toujours aimé.

Nous, nous étions là, impuissants à regarder son âme peu à peu s'envoler à mesure que les tachycardies ralentissaient, ils sont devenus si lents que l'espace d'un instant le monde a semblé s'arrêter et mon monde s'envoler, nos respirations se sont coupées lors de cette phrase prononcée " pronostic vital engagé, survie indéterminée. ", et nous nous étions là, à regarder son petit corps mort sur le sol froid.

Le pire dans tout ça a été d'occuper les jeunes esprits comme si à côté la mort n'avait pas encore frappé, comme si elle n'avait pas encore fait de victime dans le cycle infernal de la vie.

Alors toutes les distractions ont été utilisées, musique, dessin animé, un son assez fort pour ne plus entendre la souffrance, les cris étouffés d'une famille sur le point de se déchirer.

C'est alors que son corps a pris la route dans son magnifique carrosse rouge, destination inconnue, mais alors la morgue ou le CHU ?

Nous ne nous permettions pas de penser à demain, ni même aujourd'hui peut-être que si nous osions la réalité nous rattrapait vite lorsque qu'il avait fallu réfléchir à l'inscription sur la pierre lisse.

Et là, sans un bruit, son âme est descendue retrouvant ainsi son corps maudit, son petit corps mort sur le sol froid se réveilla.

Après tout, de quoi aurait eu l'air la pierre lisse s'il y était inscrit " 2022-2024 pronostic vital engagé, survie indéterminée ".

Depuis, nous osons vivre, quelquefois nous osons même penser à demain sans trop nous libérer car la faucheuse nous surveille de loin.

Chloé Quetron

Tes yeux ?

Ternes.

Cernés.

Creusés.

Ta peau ?

Griffée.

Fendue.

Entaillée.

Tes pensées ?

Perturbées.

Incontrôlées.

Censurées.

Ta vie ?

Maudite.

Détruite.

Finie.

Léna

Amour toxique

Il me suffisait d'un seul regard
D'un seul mot
D'un seul toucher
Pour que mon corps succombe
Plongée dans son ombre
Il m'était impossible de sortir de la pénombre
Il était mon monde
Ma guérison
Mais aussi ma destruction
Les jours passaient
Plus je l'aimais
Plus j'agonisais

Léna

L'anxiété

Le réveil sonne.
Ton cœur rate un battement.
Ton corps est en alerte.
Ta respiration est saccadée.
L'air manque.
Tu te sens oppressée.
Tu as chaud.
Tu trembles.
Le vertige te gagne.
Tu as la tête qui tourne.
L'estomac serré.
Ton corps s'agite de plus en plus.
Mais il faiblit aussi.
Ton cœur est prêt à sortir de ta poitrine.
Consumée par l'anxiété.
Elle est devenue ton quotidien.
Sans elle tu es perdue.
Avec elle tu n'es rien.
C'est une relation toxique
Dont tu ne peux te défaire.
Quoi qu'il arrive.
Un jour, elle t'ôtera la vie.
Sur un coup de folie.

Anxiety

Léna

La peur du rejet

Ton regard fuit.
Le silence pèse.
Ton cœur se serre.
La gorge nouée.
Tu veux parler.
Mais ta voix se brise.
Les mots restent coincés.
Tu souris, pour masquer la peur.
Mais à l'intérieur, tu cries.
Chaque regard te terrorise.
Tu t'excuses d'exister.
Tu marches sur quelque chose de sensible.
Tu offres tout,
Pour être appréciée.
Mais cette affection t'effraie.
Déjà prête à partir.
Et tu ne survivrais pas encore une fois.
Alors tu t'effaces avant qu'on te rejette.
Tu deviens transparente.
Tu disparais peu à peu.
Mieux vaut partir avant d'être laissée.
Mieux vaut fuir avant de sentir la porte se refermer.
Et pourtant au fond,
Tu voudrais juste qu'on te retienne.

Léna

Dépendance affective, (à une personne toxique).

Ton téléphone vibre.
Ton cœur s'emballé.
Ce n'est pas lui.
Ton monde s'effondre un peu plus.
Tu actualises l'écran.
Encore.
Et encore.
Comme une prière silencieuse.
Son silence te brûle.
Tu repenses à chacun de ses mots.
A chaque regard.
A chaque absence.
Tu n'existes qu'à travers lui.
Son sourire te nourrit.
Son indifférence te détruit.
Tu t'oublies à force d'aimer.
Ta vie n'est que mépris.
Tu pardonnes tout.
Même ce qui te brise.
Parce que sans lui tu n'es rien.
Tu veux fuir.
Mais tes chaînes sont invisibles.
Tu vis l'amour tel une survie.
Tu appelles ça aimer.
Et chaque fois qu'il revient,
Tu respires à nouveau.

Juste avant de replonger.
A nouveau.
Un jour tu comprendras.
Mais il sera trop tard.
Car tu te seras perdue.
A force de vouloir être aimée.
Dépendance.

Léna

Les troubles alimentaires.

Le miroir te fixe.
Tu ne sais plus qui tu es.
Trop fine.
Trop maigre.
La peau sur les os.
Ces remarques,
Que tu as pris pour habitude,
De recevoir.
Trop lourde dans ta tête.
Ton reflet change,
Sans jamais te ressembler.
Chaque repas est un combat.
Chaque bouchée est une montagne.
Une montagne de regret.
Tu te forces.

Mais la peur et la culpabilité te rongent.

Tu veux vivre.

Mais tu comptes les grammes.

Les vêtements sont des ennemis.

Les cabines sont des pièges.

Chaque taille est un jugement.

Chaque étiquette est une honte.

Ton ventre crie famine.

Mais ton esprit hurle silence.

Le cœur faible.

Le corps tremblant.

Tu voudrais prendre du poids.

Mais la peur pèse plus lourd que la faim.

Prisonnière de toi-même.

Ton corps n'est plus que tourments et détresse.

Ton esprit t'échappe.

Le cauchemar continue,

Même en plein jour.

Le moment viendra où tu voudras guérir.

Mais l'angoisse sera toujours là,

Au creux de ton assiette.

Au creux de ton miroir.

Léna

Les violences conjugales

La clé tourne.

Ton sang se glace.

Tu connais la suite.

Tu connais la douleur.

Il entre.

Son regard te saisit.

Tu fuis son regard.

Trop tard.

Les mots tranchent,

Comme des lames.

Les insultes frappent,

Avant les poings.

Encore.

Toujours.

Tu ne dis rien.

Parce que parler,

C'est pire.

Parce qu'il écoute,

Pour mieux frapper.

La table tremble.

Le sol aussi.

Ton corps faiblit.

Les bleus recouvrent ta peau.

Tu vis avec la peur.

Tu dors avec elle.
Tu manges avec elle.
Tu respires avec elle.
Il dit que c'est de ta faute.
Tu finis par douter.
Il te dit qu'il t'aime.
Tu voudrais le croire.
Chaque soir,
C'est la même histoire.
Chaque matin,
Tu essayes de survivre.
Mais un jour,
Tu ne te relèveras pas.

Léna